

COURS GRANDS COURANTS EN SCIENCES SOCIALES

Plusieurs composantes participent à l'organisation de ce cours :

- 1) Il s'agira d'entrer dans l'univers de chacun des courants qui seront étudiés, en comprenant les composantes et l'histoire, en resituant le contexte dans lequel ils s'inscrivent, et en travaillant à recomposer le monde intellectuel au sein duquel les travaux se sont développés (débat, critiques, filiations et développements) ;
- 2) Il s'agit aussi de reconstituer le travail proprement sociologique engagé par les chercheurs dans ces courants : problématiques, concepts, matériaux, objets, méthodologie, autant d'éléments qui présentent une certaine cohérence au sein des grands courants de recherche ;
- 3) Enfin, ce travail prendra une forme participative, c'est-à-dire que la moitié de ce qui est demandé pour la validation s'inscrit dans le travail effectué par chacun, à l'occasion de l'examen de chacun de ces grands courants.

Nous travaillerons à partir des différentes manières de présenter les « grands courants » :

- les modes classiques qui renvoient à l'opposition holisme / interactions, individualisme
- une modalité plus analytique reprenant quelques grands enjeux de la sociologie (détermination sociale, action sociale, construction sociale, identité) (cf. texte joint de Claude Dubar)
- une analyse en termes de champs et d'interactions disciplinaires (structuration de grands pôles de recherche, débats aux frontières, enjeux relevant de la nature même du champ de la sociologie : liens à la

psychologie, à la psychologie sociale, à l'histoire, à la géographie humaine, à la démographie, à l'anthropologie, à la psychanalyse..)

- une approche centrée sur les paradigmes et les grandes théories sociologiques.

Ces orientations seront abordées successivement avec des contributions conjointes issues des investigations conduites par les étudiants du cours à partir de leur investigation sur une revue de la discipline (analyse de textes, de contextes, de filiations, de structurations).

Info importante : il n'y a pas cours lundi prochain 22 février et, contrairement à l'info donnée la semaine dernière, l'autre absence n'aura pas lieu le 29 mars, mais le 22 mars. En conséquence le premier partiel aura lieu le 29 mars. Des rattrapages sont prévus.

Premier texte de présentation :

SOCIOLOGIE Les grands courants

Claude DUBAR



La sociologie est souvent présentée à travers l'affrontement théorique de deux grands types d'approches rattachées à des « pères fondateurs » de la discipline : le « holisme » issu d'Émile Durkheim (et parfois aussi de Karl Marx) et « l'individualisme méthodologique » rattaché à Max Weber (et parfois aussi à Georg Simmel). Ces « deux sociologies » se déclinaient généralement en courants (fonctionnalisme, marxisme, structuralisme, interactionnisme...) considérés comme antagonistes ou, du moins, complètement séparés les uns des autres. Cette présentation est devenue beaucoup trop caricaturale et ne correspond plus à la situation de la sociologie contemporaine. Depuis les années 1980, celle-ci est marquée par la coexistence de multiples tentatives de dépassement des anciens clivages, et notamment de celui qui opposait la conception du social comme « totalité » déterminant les conduites individuelles (« holisme ») et une définition du social comme « agrégation des conduites individuelles », résultat émergent de ces actions (« individualisme »).

Depuis la crise générale du fonctionnalisme, dans les années 1960, et le déclin du marxisme structuraliste, dans les années 1970, de nombreux travaux sociologiques se sont efforcés de conserver le postulat de la détermination (probabiliste) des conduites individuelles par les conditions sociales, tout en prenant en compte les marges de manœuvre des individus et leur

capacité, en retour, à influencer sur les processus sociaux. Mais le vocabulaire des déterminations sociales a eu tendance, de plus en plus, à être supplanté par celui de la construction sociale.

Parallèlement, les approches « individualistes », antidéterministes, se sont fragmentées en nouveaux courants de sociologies de l'action qui, comme l'analyse stratégique, l'intervention sociologique ou la régulation sociale, tiennent le plus grand compte de la configuration des systèmes dans lesquels les individus agissent. Enfin, les approches « interactionnistes », d'abord fortement marquées par les orientations culturalistes de la tradition de Chicago, se sont redéployées autour de la question des identités sociales, de leur mise en œuvre, de leurs conflits et de leurs crises.

Si nous avons choisi ces quatre termes (détermination, action, construction et identité) pour présenter des « grands courants » de la sociologie contemporaine, c'est pour éviter le recours aux appellations anciennes et pour insister sur le caractère potentiellement compatible de ces « courants » considérés comme des voies d'accès du point de vue sociologique et des formes légitimes de raisonnement sociologique.

Manières différentes de faire de la sociologie, d'interpréter des matériaux empiriques très divers, ces orientations de la sociologie actuelle donnent des réponses différentes à la même question clé qui est au cœur du projet de la sociologie : comment rendre compte des relations entre les conduites individuelles et les structures sociales ? Ou plus simplement : comment analyser les rapports entre le « social » et l'« individuel », entre les structures et les agents ?

On a ainsi distingué quatre types de réponses à cette question structurante :


Les sociologies de la détermination sociale privilégient le modelage des conduites par les structures sociales. 1.

2. Les sociologies de l'action font résulter les structures sociales de l'agrégation, de la coordination ou de la régulation des actions individuelles ou collectives.

Les sociologies de la 3. construction sociale insistent sur la structuration conjointe des conduites et des structures sociales, par des interdépendances au sein de configurations sociales.

Les sociologies de 4. l'identité sociale privilégient les interactions, dans le temps, entre des trajectoires individuelles et des appartenances collectives.

1. Les sociologies de la détermination sociale


Les sociologues se réclamant de Durkheim  (1858-1917) et de ses *Règles de la méthode sociologique* partagent la conviction que la sociologie est une science comme les autres et qu'elle doit user des mêmes procédures : définition de l'objet, énoncé d'hypothèses, vérification empirique (par les statistiques et leurs covariations, substituts d'expérimentation), interprétation théorique. Ils mettent en œuvre des schémas probabilistes de causalité et se fixent comme objectif premier « l'étude des déterminations complexes de situations spécifiques », selon l'expression de Jean-Claude Combessie. Si, selon Durkheim, le social détermine les comportements individuels (retraduits en faits sociaux comme les taux de suicide, distincts des suicides individuels), c'est parce qu'il exerce des contraintes constitutives de ces faits sociaux.



Photographie

Émile Durkheim Auteur des *Règles de la méthode sociologique* (1895), Émile Durkheim a donné à la «sociologie», discipline créée par Auguste Comte en 1838 mais encore associée chez ce dernier à la philosophie de l'histoire, son statut pleinement scientifique.

Crédits: Erich Lessing/ AKG Consulter

D'autres, se réclamant de Karl Marx  (1818-1883) et de son matérialisme historique, interprètent les corrélations significatives qui se maintiennent dans le temps comme des indices de la détermination des pratiques et représentations des individus par leur « être social », c'est-à-dire leur inscription dans des rapports sociaux et notamment des classes sociales. Intériorisés, ces rapports sociaux modèlent les conduites individuelles, les pratiques et les représentations. Mais les individus ne sont pas passivement déterminés, ils peuvent échapper à leur destin le plus probable comme ces paysans ou ces intellectuels « révolutionnaires » qui, selon Marx, se rangent au côté de la classe ouvrière (classe pour soi et non en soi) à cause de leur « intelligence de l'histoire ».



Photographie

Karl Marx Philosophe de formation, c'est au contact de Friedrich Engels que Karl Marx en vient à s'intéresser à l'économie politique, à partir de 1844. Il reproche alors à l'économie politique ricardienne d'être la traduction de l'idéologie bourgeoise, sans aucune réflexion critique sur le système capitaliste. Il exposera cette critique dans «Le Capital», son œuvre économique majeure.


Crédits: Courtesy of the trustees of the British Museum Consulter

D'autres, enfin, utilisent le vocabulaire des déterminations sociales sans références théoriques précises pour mettre en évidence des inégalités de classe, d'âge, de sexe ou de toute autre appartenance à des catégories traduites en variables « indépendantes » (déterminantes). Inégalités d'accès à des biens collectifs (scolarisation, santé, logements sociaux, sécurité...) ou inégalités de revenus ou de consommation, ces pratiques sont traduites en variables « dépendantes » (déterminées) et les corrélations entre les deux sortes de variables comme des dépendances toujours liées au contexte du recueil des données.

Si plus aucun sociologue n'adhère aujourd'hui à la thèse de la cause unique et de la détermination mécanique des structures sur les comportements, les dépendances statistiques, multiples et probabilistes, peuvent s'interpréter soit comme des contraintes limitant le champ des décisions possibles, soit comme des conditionnements incitant à la reproduction des pratiques. Pour les plus démunis, situés en bas de l'échelle sociale, de faibles ressources

limitant les choix possibles sont des causes bien réelles de souffrances, de frustrations et, parfois, de reproduction (ou d'exclusion) sociale. Pour les plus favorisés, de multiples ressources permettent des choix parmi les plus risqués et les plus rentables.

Les praticiens de cette sociologie « quantitative » – parfois appelée « scientifique » (mais aussi « positiviste ») – ont, à la suite de Paul Lazarsfeld (1901-1976), approfondi, critiqué et complexifié les techniques d'analyse statistique et les conditions d'imputation causale qui est au cœur de cette pratique sociologique. La causalité concerne des déterminations probabilistes de catégories et non le déterminisme mécanique des individus (Raymond Boudon et Paul Lazarsfeld, 1966), elle peut néanmoins aboutir à des inégalités considérables entre les individus appartenant aux catégories extrêmes, en particulier des chances très différentes de mobilité et de réussite sociales. Les relations entre origine sociale, réussite scolaire et trajectoire socioprofessionnelle représentent un thème majeur de cette sociologie.

Prenons le cas de la sociologie de la réussite scolaire, en France. Deux ouvrages, à quelques années d'intervalle, ont mis en évidence et proposé des explications différentes des inégalités sociales de réussite scolaire : le premier de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction* (1970), interprète les inégalités de réussite entre les enfants des diverses classes sociales comme l'effet des différences de capital culturel (et notamment linguistique) entre les familles et comme le résultat de la légitimation de ces différences en inégalités « naturelles » (les « dons », l'intelligence, etc.) par le système d'enseignement et ses agents. L'autre de Raymond Boudon  (*L'Inégalité des chances*, 1973) interprète l'inégalité des chances sociales comme résultat d'un ensemble de décisions rationnelles prises dans des processus sociaux : le renforcement de « l'effet méritocratique » liant la position occupée au diplôme possédé et le maintien d'un « effet de dominance sociale », favorisant, à niveau de diplôme égal, les enfants des classes supérieures. Ainsi, toutes les familles souhaitent que leurs enfants réussissent (rationalité des choix), mais cette réussite dépend des ressources liées à leur position d'origine dans l'échelle des emplois (compétition sur les emplois). Cette dépendance à l'égard des ressources d'origine maintient l'inégalité des chances sociales alors même que l'écart des chances scolaires diminue.



Photographie


Raymond Boudon Trop souvent confondue naguère, non sans raisons d'ailleurs, avec une critique idéologique des organisations sociales, la sociologie a été replacée par Raymond Boudon sur le plan de l'analyse strictement scientifique.

Crédits: D.R. Consulter

Ces deux interprétations sont-elles incompatibles ? De l'aveu même de Jean-Claude Passeron (1988), plus de la moitié des résultats de la seconde approche sont compatibles avec la première. Jean-Michel Berthelot (1983) s'est efforcé de mixer les deux approches. Certes, des divergences demeurent entre une interprétation qui met l'accent sur les facteurs structurels renvoyant à des formes de domination de classe et une autre qui considère les acteurs comme des individus libres ayant des choix rationnels, désireux d'améliorer leur condition par la

réussite scolaire mais entrant en concurrence sur les emplois avec des ressources inégales. Ainsi, au-delà d'une divergence « d'option théorique de base » (déterminisme des structures contre rationalité des individus), les deux approches s'accordent sur le fait de la dépendance statistique entre la réussite scolaire (et donc sociale) et l'origine sociale et aussi sur le maintien, dans le temps, de cette inégalité des chances, sous l'effet de mécanismes régissant le marché du travail et l'institution scolaire. Ainsi, les sociologies de la détermination sociale peuvent-elles tenter de dépasser les oppositions entre la priorité aux structures ou aux agents en se dotant d'une épistémologie critique refusant les faux débats entre déterminisme et liberté, tout en reconnaissant que le curseur entre ces deux pôles dépend des ressources de chacun, socialement conditionnées.

2. Les sociologies de l'action

Depuis Max Weber  (1864-1920) et la publication de son ouvrage posthume, *Wirtschaft und Gesellschaft*, les sociologues ont pris l'habitude de distinguer quatre types idéaux d'actions humaines dont deux relèvent prioritairement des relations sociales communautaires (*Vergemeinschaftung*) : l'action traditionnelle et l'action émotionnelle (*Affektual*), et deux des relations sociétaires (*Vergesellschaftung*) : l'action rationnelle en finalité, de type instrumentale (*Zweckrationalität*), et l'action rationnelle en valeur, de type axiologique (*Wertrationalität*). Une partie de la postérité webérienne a consisté à reprendre, critiquer, développer, amender cette typologie de type « compréhensive ».



Photographie

Max Weber Principal représentant de la sociologie allemande du XX^e siècle, Max Weber a mis en œuvre, dans ses nombreux ouvrages, une « méthode compréhensive » qui vise à rendre compte des réalités sociales à partir de la rationalité des acteurs individuels.

Crédits: Erich Lessing/ AKG Consalter

• Choix rationnel et individualisme méthodologique

La théorie du choix rationnel a tenté de complexifier et parfois d'infléchir les modèles d'analyse de l'action rationnelle tels que les mettent en œuvre les économistes. Selon ces derniers, un comportement est dit rationnel dès qu'il peut être modélisé au moyen du postulat d'optimisation du rapport bénéfices/coûts. Mais, pour les sociologues du « choix rationnel », l'optimisation se fait en situation de contrainte, ce qui les conduit à redéfinir une « rationalité sociale » distincte des versions de la rationalité des sciences économiques et politiques. Cette rationalité sociale suppose des individus qui mobilisent des ressources pour atteindre des objectifs très divers, sous des contraintes variables. Lorsque ces objectifs sont « substantiels » (traduisibles monétairement), la maximisation est postulée : le calcul bénéfice/coût peut s'appliquer selon le modèle de l'*homo œconomicus*. Lorsque les objectifs sont « opérationnels » (non monétaires), on se trouve dans des cas de rationalité limitée ou complexe, par exemple lorsque l'accès aux ressources et aux informations nécessaires à la

décision est très inégal ou lorsque des capacités sont trop inégales pour postuler le même traitement des données pour prendre les décisions.

La question de savoir si un modèle élargi de « rationalité sociale » est applicable à tous les cas concrets reste ouverte (Siegwart Lindenberg, 2001). En effet, celle-ci fait intervenir cette « rationalité axiologique » définie par Max Weber comme la relation entre l'action et l'adhésion à des valeurs. C'est la raison pour laquelle, dans le souci de mieux distinguer et relier les diverses formes de rationalité, Raymond Boudon, démarquant l'individualisme méthodologique du seul choix rationnel, a élaboré le concept de « rationalité cognitive » (1995) pour désigner le fait commun à toutes les conduites rationnelles de pouvoir être justifiées par des « bonnes raisons » qu'elles soient de type économiques (intérêt), de type moral ou éthique (valeur) ou même de type logique (cognition).

Ainsi redéfini, « l'individualisme méthodologique », incluant la théorie du choix rationnel, procède au moyen de modélisations des actions individuelles permettant d'expliquer une corrélation jugée significative ou une relation historique jugée exemplaire par les « bonnes raisons » des acteurs individuels considérés comme des types abstraits.

• **L'analyse stratégique : l'acteur et le système**

Issu des travaux d'Herbert Simon (1947) sur la rationalité limitée et de ceux de Michel Crozier sur l'administration française et *Le Phénomène bureaucratique* (1964), ce courant se rattache aux sociologies de l'action dans une perspective particulière, celle des rapports de pouvoir conçu non comme de la domination, mais comme des capacités inégales d'influencer autrui au sein d'une organisation, ou mieux, d'un système d'action concret. Formalisée dans l'ouvrage *L'Acteur et le système* par Michel Crozier et Erhard Friedberg (1977), cette orientation a connu un grand succès auprès de tous les spécialistes et acteurs des organisations à qui elle apporte non seulement des éléments d'analyse mais aussi des méthodes et concepts liant compréhension des jeux d'acteurs et transformation du système d'action concret.

La thèse centrale sous-jacente à ce courant de recherche est que tout acteur dans un système d'action concret, considéré comme un ensemble de jeux structurés par des règles, possède des ressources – certes inégales – lui permettant de construire des zones d'incertitude à l'intérieur du système qui est toujours instable, incomplet, ouvert (du fait du postulat de la rationalité limitée). L'acteur social est donc ici conçu comme un stratège (et non optimisateur), c'est-à-dire capable de se rendre, au moins partiellement, imprévisible aux autres acteurs, pour maintenir ou accroître son pouvoir. La dynamique d'un système est donc la résultante des stratégies de ses acteurs : les connaître et les confronter, c'est pouvoir comprendre le changement et éventuellement l'infléchir dans tel ou tel sens.

Ce courant de recherche procède au moyen d'enquêtes de terrain qui peuvent être considérées comme des interventions d'un certain type : on peut faire appel au sociologue en cas de problème dans une organisation. Celui-ci aura besoin d'observer et surtout de recueillir la parole des acteurs pour reconstruire leurs stratégies et comprendre les règles des jeux de pouvoir et leurs zones d'incertitude. Cela suppose de conquérir leur confiance pour produire de la connaissance qui pourra être restituée aux acteurs qui lui ont permis de faire son analyse.

• **L'intervention sociologique et les mouvements sociaux**

Une autre forme d'intervention sociologique est pratiquée depuis plus de vingt ans par les équipes réunies autour d'Alain Touraine. La perspective consiste ici à faire surgir d'une situation, d'un groupe localisé, d'une action collective, des explications, justifications, revendications susceptibles de comprendre et légitimer un mouvement social, au moyen d'entretiens de groupes composés de leaders ou de volontaires. L'intervention sociologique était conçue, à la suite de Mai-68, comme la contribution de sociologues « engagés » à l'accompagnement et à la légitimation, dans l'action, d'un acteur historique capable de « produire du social », « conduire le changement », « incarner l'historicité » (Touraine, 1973). C'est ce que la classe ouvrière a fait, pendant plus d'un siècle, dans les sociétés industrielles, grâce notamment à ses organisations syndicales. C'est ce qu'elle ne fait plus, à l'époque de la société postindustrielle, par suite de l'emprise de la technocratie, et de l'avènement de la globalisation financière. De nouveaux mouvements sociaux ont-ils pris le relais ? L'étude des mouvements féministes, étudiants, antinucléaires, écologistes, etc., si elle met en lumière de nouvelles formes de mobilisation, montre que ceux-ci ne débouchent pas sur une nouvelle conflictualité d'ensemble. La modernité entre ainsi en crise : rationalisation et subjectivation divergent (Touraine, 1992).

C'est pourquoi les interventions sociologiques, d'abord liées à l'analyse des mouvements sociaux, se sont reconverties en tentatives de comprendre des processus nouveaux : l'exclusion des jeunes des cités (*La Galère* de François Dubet, 1983), la montée du racisme (*La France raciste* de Michel Wieworka, 1992), le vécu des lycéens, des étudiants, des immigrés, etc. De cette trajectoire de recherche est issue une nouvelle conception de la sociologie : *La Sociologie de l'expérience* (Dubet, 1994) dont nous reparlerons.

La théorie de la régulation sociale de Jean-Daniel Reynaud constitue aussi une sociologie de l'action centrée sur la notion de régulation. Reynaud a su tirer un ensemble cohérent de concepts et de pistes de recherche des retombées de l'enquête menée, de 1929 à 1937, par Elton Mayo à Hawthorne et de l'ouvrage, *Management and the Workers*, qui en est issu. Pour fonctionner, la grande entreprise moderne a besoin d'articuler deux sortes de régulation : la régulation autonome des salariés et la régulation de contrôle de la direction. Pour parvenir à une régulation conjointe, plusieurs voies sont possibles que les sociologues doivent « découvrir » sur le terrain, en même temps qu'ils « accompagnent » l'émergence d'acteurs à partir de l'action elle-même. Ils peuvent ainsi comprendre et éventuellement faire comprendre comment prévenir les conflits, réussir des négociations, transformer les règles, mécanismes de base nécessaires pour assurer à la fois la rentabilité économique et la satisfaction sociale.

Les sociologies de l'action sociale sont diverses et n'adoptent pas la même définition de l'action. Elles ont un seul point commun : le refus d'une analyse causale de type positiviste. Elles divergent quant à la priorité à accorder aux actions individuelles « ordinaires » ou aux actions collectives exceptionnelles. Elles semblent s'accorder quant à la priorité à donner à l'acteur sur les systèmes mais elles n'ont pas la même définition de l'acteur. Elles se différencient également sur la question de la rationalité, entre des approches « cognitives » à tendance universaliste et des approches « historiques » beaucoup plus relativistes.

3. Les sociologies de la construction sociale

On regroupe parfois sous le terme « constructivistes » des courants sociologiques qui définissent le social ni comme une réalité objective « en soi », ni comme un produit de rationalités subjectives « pour soi », mais comme des « constructions » élaborées par des acteurs. Les actions sociales s'inscrivent donc dans un monde social construit dont la

consistance résulte d'actions antérieures. Baptisés parfois « nouvelles sociologies » (Philippe Corcuff, 1992), ces courants veulent rompre avec les dualismes antérieurs : objectivisme et subjectivisme ; structure et agent ; société et individu ; macrosociologie et microsociologie.

- **Habitus et champ : un structuralisme génétique**

Les sociologues qui se réfèrent à l'œuvre considérable de Pierre Bourdieu (1930-2002) ne forment pas un courant unifié tant cette œuvre peut donner lieu à des interprétations différentes (en particulier selon les ouvrages pris comme référence). Mais ils partagent en général la solution qu'il a élaborée pour résoudre le problème des relations entre structure et agent et du dépassement des fausses oppositions entre l'objectif et le subjectif, la détermination sociale et l'action individuelle.

Le concept principal permettant ce dépassement est celui d'habitus, qui désigne l'ensemble des dispositions à agir que les individus héritent de leur trajectoire sociale – et notamment des conditions de leur socialisation – et qui leur permet d'acquérir un sens pratique, une capacité à agir dans l'illusion d'une action libre et adaptée à son contexte. Ainsi la probabilité de « choisir » des actions qui réussissent résulte-t-elle de ce sens pratique éliminant toutes les alternatives qui ne correspondent pas aux dispositions acquises. C'est ce que Bourdieu appelle « la causalité du probable » (1974).

L'origine de cette conception se trouve dans la découverte principale commune aux divers courants du structuralisme : la correspondance (« homologie structurale ») entre les structures mentales et les structures sociales. Par exemple entre l'architecture gothique et la pensée scolastique (Erwin Panofski), entre les structures de parenté et les attitudes à l'égard des divers parents (Claude Lévi-Strauss) ; entre la maison kabyle et les oppositions structurantes de la culture locale (Pierre Bourdieu). C'est par l'incorporation de ces structures sociales et l'apprentissage des structures mentales correspondantes (croyances, langage, goûts...) que se construisent les habitus fonctionnant ainsi comme des schèmes (Jean Piaget), des matrices engendrant des comportements préadaptés aux situations similaires où se déploient les actions. Cette « théorie » permet de tenir ensemble les déterminations (probabilistes) et les actions volontaires (adaptées), les rapports sociaux de domination de classe (issus d'actions antérieures objectivées) et les luttes de classement (issues de structures intériorisées). Les actions anciennes forment ainsi des structures qui influencent les actions présentes et permettent leur reproduction dans le futur.

Un autre concept important de ce courant est celui de champ qui permet de différencier des capitaux spécifiques à la réussite dans un champ donné et des habitus particuliers pour affronter la compétition dans ce champ (scolaire, professionnel, artistique, sportif, religieux...). Cette approche implique l'élucidation de la genèse de ce champ, de ses règles et de la structure de ses positions. Car c'est la position qu'un individu occupe dans un champ qui explique sa « stratégie objective » et permet de vérifier la relation subjective qu'il établit du fait de son habitus. Ainsi, on peut comprendre a posteriori (et parfois anticiper, a priori) la trajectoire d'un individu dans le champ connaissant son habitus et la structure des positions dans ce champ.

Le dernier concept clé de ce courant est celui de capital. Comme en sciences économiques, le capital n'est pas seulement monétaire, économique, il est aussi « humain ». Mais contrairement aux postulats néoclassiques, les rendements de ces capitaux (culturel, social, symbolique) dépendent de leur structure autant que de leur volume. Certains capitaux sont

décisifs dans un champ, d'autres non. Certains capitaux peuvent être facilement convertis, d'autres non. L'objectif de constituer une « économie générale des pratiques » résulte de ce souci de différencier les formes de capitaux et leurs liens avec les divers champs sociaux.

- **Une sociologie des configurations**

Un autre courant constructiviste est constitué par la postérité de l'œuvre de Norbert Elias[■] (1897-1990). Son originalité principale est de faire éclater les frontières entre la sociologie, la psychologie et l'histoire. À la suite de ses travaux sur les manuels de savoir-vivre et sur les étiquettes régissant les sociétés de cour (en particulier la cour de Versailles sous Louis XIV), Elias a avancé et défendu l'hypothèse d'un processus de civilisation, à l'œuvre en Occident et consistant, parallèlement au monopole par les États de la violence légitime, à accroître pour les individus (de haut en bas de l'échelle sociale) le contrôle de leurs émotions et leur refoulement systématique (d'où l'essor de la psychanalyse). Pour analyser ce processus, il faut rompre avec toute opposition entre individu et société et considérer des configurations constituant des faisceaux de relations (les nœuds du filet) entre individus (les mailles). Dans une recherche remarquable sur une petite ville anglaise (Norbert Elias et John Scotson, 1984), il a été démontré en quoi la configuration des trois sous-ensembles (bourgeois du centre, ouvriers de vieille souche et nouveaux ouvriers) permet de comprendre leurs relations d'alliance (les deux premiers) et d'hostilité (contre le troisième). C'est grâce à la prise en compte de l'histoire et des temporalités que les auteurs ont pu montrer qu'une configuration sociale est bien le produit croisé de dynamiques structurelles et de trajectoires individuelles.



Photographie

Norbert Elias Découvert près de trente ans après la publication de son œuvre fondatrice (*La Civilisation des mœurs*), Norbert Elias, interdisciplinaire et inclassable, exerce une profonde influence sur les sciences sociales contemporaines.

Crédits: AKG Consulter

- **Une théorie de la structuration**

Les sociologues qui se réclament de l'œuvre du sociologue anglais Anthony Giddens peuvent aussi être considérés comme « constructivistes » dans la mesure où sa théorie de la structuration repose sur un postulat central, la dualité du structurel, selon lequel le « structurel n'est pas extérieur aux agents [...] il est plus intérieur qu'extérieur à leurs activités [...] à la fois contraignant et habilitant » (1987). Ainsi la société existe à deux niveaux : celui des structures sociales et celui des représentations des agents qui se renforcent régulièrement du fait des routines et habitudes des agents qui « construisent » ainsi du structurel grâce au contrôle réflexif de l'action. La notion de réflexivité est au cœur de cette théorie qui considère que la modernité affecte directement la subjectivité et le rapport au monde : « les relations personnelles, la sociabilité incluant la loyauté et l'authenticité, deviennent un élément central de la modernité au même titre que les institutions intégrant la distanciation spatio-temporelle » (Giddens, 1984). Il est dommage que ce système conceptuel ne soit relié à

aucune étude empirique : ainsi l'hypothèse selon laquelle la mondialisation et ses dimensions objectives (capitalisme, division du travail et ordre militaire internationaux, mise en question des États-nations) s'accompagnerait d'un renforcement de la sociabilité privée et de la subjectivité réflexive, pour intéressante qu'elle soit, n'est pas étayée sur des données d'enquête.

- **La construction sociale de la réalité**

Pour conclure cette trop brève présentation des sociologies constructivistes, il faut mentionner la postérité importante de l'ouvrage de Peter Berger et Thomas Luckmann consacré à la fois à formuler une nouvelle théorie de la socialisation et à proposer une sociologie de la connaissance (1966). La dialectique entre l'intériorisation du monde vécu, des savoirs pré-réflexifs et l'extériorisation de cette connaissance ordinaire permet de constituer, chez chacun, un stock social de connaissance qui donne la possibilité d'ajuster les actions aux contextes (comme l'*habitus* de Bourdieu). Cet ajustement se fait au moyen de schémas classificatoires, de typifications réciproques permettant de construire des repères d'action et de catégoriser le monde vécu. Ainsi la « réalité sociale » apparaît toujours comme doublement construite : objectivement, à travers les expériences, et subjectivement à partir des catégories, types, propositions, bref les langages qui les mettent en mots. Reliant des éléments de la phénoménologie d'Alfred Schütz (1899-1959) et du behaviorisme social de George Herbert Mead (1863-1931), cet ouvrage a permis à de nombreux sociologues de se doter d'une approche de la socialisation alternative à celle de Durkheim et d'inclure l'analyse du langage et de la conversation dans leur pratique de recherche. Il relève à la fois du constructivisme et des sociologies des identités.

Le terme « constructivisme » demeure une étiquette commode pour « coiffer » des courants assez différents. Certes, ceux-ci refusent tous le positivisme de la détermination sociale et ne se contentent pas d'une vague problématique de l'acteur. Mais le dépassement des antinomies entre « structures » et « agents » n'est pas toujours entièrement convaincant : ou bien, il est effectué à partir du primat des structures et parvient mal à faire de l'agent un « producteur de social » ; ou bien, il s'efforce de partir d'agents déterminés et actifs et il parvient mal à reconstruire des structures consistantes.

4. Les sociologies de l'identité

Ce dernier ensemble de « courants » se distingue des précédents par le fait que la relation entre « structures » sociales et « agents individuels » devient ici problématique. La modernité multipliant les situations incertaines, les chocs biographiques, les mobilités, les schémas déterministes ou actionnalistes ne sont plus pertinents. Plus aucun mécanisme régulateur, aucune coconstruction du système et de l'acteur n'est assurée. Au contraire, c'est l'existence d'identités multiples d'acteurs et de systèmes très divers qui justifie le fait que ces nouvelles sociologies accordent une priorité à la mise en récit, par des auteurs, d'actions communes redéfinies comme des interactions structurantes ou des accomplissements pratiques.

- **L'interactionnisme symbolique**

Qualifiant ceux qu'on appelle parfois les sociologues de la « seconde école de Chicago » (Everett C. Hughes, Anselm Strauss, Howard Becker, Erving Goffman) et leur nombreuse postérité, le terme interactionnisme symbolique a été inventé par Herbert Blumer (1900-

1987), qui est radicalement opposé au fonctionnalisme et qui propose une thèse alternative au culturalisme (très présent dans la première école de Chicago). L'interprétation que les individus donnent de leur action, ce que William Thomas (1863-1947) avait appelé « la définition de la situation », est au cœur de ce courant liant sociologie et anthropologie sociale pratiquant l'immersion de longue durée sur un « terrain ».

Pour Thomas et ses successeurs, l'analyse sociologique doit partir des significations que les individus attribuent à leurs actions. Non pas des « modèles » préétablis (comme l'intérêt ou les valeurs dans l'individualisme méthodologique) mais des interprétations de situations concrètes. Or ces situations sont faites d'interactions entre plusieurs personnes dont les interprétations sont, selon l'expression d'Erving Goffman (1922-1982), « des relations syntaxiques qui unissent les actions des diverses personnes mutuellement en présence » (1974).

Ainsi, le « social » n'est abordé ni à partir de structures (niveau macrosociologique), ni à partir des individus (niveau microsociologique), mais à partir des interactions face à face au sein d'un cours d'action situé (niveau « mésosociologique ») et des significations diverses qui en sont données par les participants. Parmi celles-ci, la question de l'identité, des rapports aux rôles, du maintien de la face sont, selon Goffman, au cœur de cette dramaturgie que constitue une rencontre ou, a fortiori, une action commune. La vie sociale est un théâtre dont les acteurs jouent des rôles multiples et doivent, en dépit de cette diversité, se faire reconnaître pour eux-mêmes, comme personne unique (la face). L'identité n'est pas définie ici comme une substance ou un objet mais comme un processus relationnel et biographique, à la fois un cadre (*frame*) et un soi (*self*).

Car, avec la modernité, la question de l'identité (qui suis-je ?) est devenue problématique. Entre l'identité « virtuelle » (attribuée par autrui) et l'identité « réelle » (revendiquée par soi), les écarts sont fréquents et provoquent des traumatismes, des discriminations (stigmatisation) et des stratégies identitaires pour les réduire (Goffman, 1962). Connaître ces stratégies, en observant et en interrogeant les sujets concernés, c'est permettre de relier les définitions de la situation d'interaction aux trajectoires subjectives qui éclairent le sens de ces stratégies.

Cette problématique de la construction identitaire à partir des attributions par autrui et de leur prise en charge, sous des formes diverses, doit beaucoup à la redécouverte des travaux de George Herbert Mead (1863-1931), et notamment sa genèse sociale du soi à partir de la conversation par geste et de la prise de rôle, du passage d'une identification à des « autrui significatifs » à une identification aux « autrui généralisés » qui sont la société en acte (1933). Précurseur de l'interactionnisme symbolique, Mead est aussi un sociologue pragmatiste et un psychologue adepte du behaviorisme social. Il est un des rares « pères fondateurs », à faire de la construction de l'identité personnelle un objet à part entière de la sociologie, aussi bien dans la sphère du travail-emploi (Claude Dubar, 1991) que dans celle de la famille (François de Singly, 1996) ou de la santé mentale (Alain Ehrenberg, 1998).

• L'ethnométhodologie

C'est Harold Garfinkel, ancien étudiant de Schütz (1899-1959) et ancien assistant de Talcott Parsons (1902-1979), qui a formulé, dans un livre célèbre *Studies in ethnomethodology* (1967), les principes et le programme de ce « courant » qui est parfois présenté comme extérieur à la sociologie mais qui, de fait, prolonge et radicalise l'interactionnisme précédent.

En effet, si la nature « objective » de faits sociaux est mise en question, de même que le caractère « scientifique » des sociologies classiques (de Durkheim à Parsons), c'est tout simplement du fait de la compétence postulée et observée des membres des interactions, redéfinies comme des accomplissements pratiques, c'est-à-dire des réalisations d'actions entièrement expliquées par la description ou le récit (*accountability*) de ces actions par les membres concernés. Ainsi, l'ethnométhodologue pratique-t-il une sorte de « compte rendu des comptes rendus des membres eux-mêmes ». Tout le savoir vient de ces agents sociaux qui « ne sont pas des idiots culturels » mais des « savants pratiques ».

Ils utilisent des « procédés interprétatifs » (Aaron Cicourel, 1976) destinés à faire reconnaître leurs identités. Ainsi, dans le « cas Agnès », du prénom d'un transsexuel longuement interrogé par Garfinkel (1967), la volonté de passer pour une « femme ordinaire » montre que la nouvelle identité a besoin d'être confirmée par les autres et, finalement, reconnue par l'état civil sous forme de « papier ». De nombreuses études ethnométhodologiques sur les déviances, délinquances, marginalités, criminalités montrent comment, à force d'accumuler des rapports, des réunions, des auditions, des entretiens et des dossiers d'experts, une identité (de papier) se construit et finit par se substituer à la personne ancienne et par provoquer l'accomplissement pratique de son identité nouvelle. L'ethnométhodologie, courant en pleine expansion, tente de montrer, au plus près des paroles et des écrits liés à un contexte donné, comment des membres impliqués dans une action collective traitent des demandes identitaires multiples au moyen d'accomplissements pratiques qui sont autant de formes de reconnaissance.

• Les sociologies cliniques

Sous cette appellation un peu obscure, se cache une branche récente et en construction de la sociologie. Elle vise à « réintégrer le vécu dans la sociologie », à relier les processus sociaux aux expériences existentielles, à étudier les articulations entre les déterminations sociologiques et les mécanismes psychiques, à utiliser conjointement les ressources de l'explication sociologique et de la cure psychanalytique. Bref, il s'agit, à partir de « groupes d'implication » ou d'« études de cas », de permettre à des volontaires impliqués de comprendre « qu'ils sont le produit d'une histoire dont ils cherchent à devenir le sujet » (Vincent de Gauléjac, 1995).

La sociologie clinique est aussi, dans la lignée des multiples interventions psychosociologiques, une recherche-action, ou une action-recherche visant à faire exprimer les expériences concrètes, subjectives, singulières de membres d'organisations, d'associations, de groupes contextualisés. Il s'agit d'accompagner les prises de conscience et les changements induits par cette intervention, en prenant en compte aussi bien les subjectivités individuelles que les règles et structures collectives. Il s'agit d'une sorte de sociopsychologie éclairant les racines sociales de conduites et états psychiques.

Il faut noter certaines convergences avec ce que François Dubet a appelé la sociologie de l'expérience (1994), prenant la suite de l'intervention sociologique et qui vise à montrer (et à permettre d'exprimer et de perfectionner) en quoi les sujets sociaux, en situation, existent en combinant plusieurs logiques d'action : celle de l'intégration sociale, celle de la stratégie et celle de la subjectivation. Cette dernière est la plus fragile mais la plus délicate des logiques puisqu'elle consiste à gérer, sinon unifier, une pluralité de rôles (et de distance aux rôles) et surtout « d'identités de plus en plus diversifiées » (Dubet, 1994). Dans toutes les « sociologies de l'identité », les récits de vie et les entretiens biographiques (Didier Demazière et Claude

Dubar, 1997) sont devenus des outils importants qui se sont fortement diffusés, même si leur usage demeure divers.

Ces nouveaux « courants », centrés sur l'identité, sont, en partie, nés de la crise profonde des « deux sociologies » correspondant aux deux systèmes politico-idéologiques qui se sont partagés le monde durant une bonne partie du xx^e siècle : le marxisme et le libéralisme. Plus encore que les courants « constructivistes », les courants « identitaires » partent de la crise profonde des sociologies classiques dont un des postulats était la coupure entre sociologie et psychologie et l'autre le primat de la rationalité universaliste dans l'explication des conduites. L'identité a refait irruption dès lors que les explications antérieures (classes sociales, individu abstrait) s'avéraient insuffisantes et que de nouvelles approches étaient nécessaires pour comprendre notamment cette nouvelle « métamorphose du salariat » (Robert Castel, 1995) entraînant avec elle souffrances et désaffiliations.

• **Un courant en pleine expansion : la sociologie du genre**

Depuis les années 1970, un peu partout dans le monde, se développe, de façon plurielle et originale, une sociologie des relations entre les hommes et les femmes qui furent appelées d'abord rapports sociaux de sexe avant d'être désignées (comme aux États-Unis) au moyen du mot genre (*Women Studies* devenues *Gender Studies*). On trouve, dans la très abondante littérature de ce nouveau « courant », des combinaisons intéressantes entre des orientations « constructivistes » (le genre est une construction sociale), « déterministes » (la domination masculine demeure ainsi que les inégalités et les discriminations malgré des changements importants) et « identitaires » (les normes des relations entre les sexes émergent des interactions dans la durée). Tout se passe comme si la sociologie du genre était transversale aux « courants » précédents et tendait à constituer un « nouveau courant » irréductible aux anciennes classifications.

Ainsi la notion de genre constitue-t-elle plus qu'un nouvel objet, un véritable paradigme, non seulement sociologique mais aussi pluridisciplinaire, traversant toutes les sciences (Margaret Maruani, 2006). Dans le sens de « construction sociale et culturelle de la différence des sexes » (Michèle Perrot, 1995), il constitue une catégorie d'analyse permettant d'interroger à la fois l'évolution des rapports sociaux entre hommes et femmes et le maintien de la domination masculine (niveau macrosociologique) ; les dynamiques des inégalités entre masculin et féminin (Michèle Ferrand, 2005) et des « arrangements entre les sexes » au niveau mésosociologique (Goffman, 2003) et les significations et représentations des différences sexuées au niveau microsociologique.

Plus que les « courants » précédents, ce nouveau courant montre à quel point le niveau d'analyse est déterminant quant aux résultats de l'analyse sociologique et à quelles conditions peut s'effectuer une articulation des niveaux pour rendre compte d'un phénomène aussi complexe que la dynamique des relations entre hommes et femmes.

Ce nouveau courant qui s'est surtout intéressé au genre féminin tend à s'intéresser aussi au masculin, à sa construction sociale et à ses crises identitaires face à la dynamique de conquête, par les femmes, de l'accès à de nouvelles professions et positions de pouvoir, au plus haut niveau. Pas plus qu'on ne naît femme (Simone de Beauvoir, 1949), on ne naît pas homme, on le devient (Maruani, 2005).

• **Pour ne pas conclure**

Si la sociologie contemporaine apparaît parfois très éclatée et de moins en moins réductible à de « grands courants » structurés par les paradigmes simples, ce n'est pas à cause de sa perte de scientificité ou du manque de cumulativité de ses travaux de recherche. C'est à cause du développement de la pluralité de ses perspectives, de la vitalité de ses « nouveaux courants » impliquant l'invention de nouveaux objets, de nouveaux concepts et méthodes.

Ayant regroupé ces « nouveaux courants » en quatre ensembles sans parvenir à y classer une des nouvelles perspectives les plus prometteuses de la sociologie, le point de vue du genre, nous sommes conscients de nos inévitables oublis. Ils sont inévitables car de plus en plus de sociologues mêlent, dans leurs explications, des concepts et des propositions issus de « théories » différentes et procèdent à des théorisations partielles, en les ancrant dans les données spécifiques qu'ils recueillent (*grounded theory*). Ces théorisations à partir des données (Barney Glaser et Anselm Strauss, 1967) se rangent difficilement dans les découpages de la « sociologie classique » et obligerait à multiplier, presque à l'infini, les distinctions à l'intérieur de ces « nouveaux courants ». Entre un regroupement illégitime et une fragmentation illisible, la voie que nous avons choisie était étroite.

Bibliographie

- S. de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, Paris, 1949
- P. Berger & T. Luckmann, *The Social Construction of Reality*, Polity Press, New York, 1967, (*La Construction sociale de la réalité*, Armand Colin, Paris, 1997)
- J.-M. Berthelot, *Le Piège scolaire*, P.U.F., Paris 1983
- R. Boudon, *L'Inégalité des chances. La mobilité sociale dans les sociétés industrielles*, Armand Colin, 1973
- La Logique du social*, P.U.F., 1978
- Le Juste et le vrai. Etudes sur l'objectivité et les valeurs de la connaissance*, Fayard, Paris, 1995
- R. Boudon & P. Lazarsfeld, *L'Analyse empirique de la causalité*, Mouton, Paris-La Haye, 1966
- P. Bourdieu, « Avenir de classe et causalité du probable », in *Revue française de sociologie*, t. XV, pp. 3-42, 1974
- P. Bourdieu dir., *La Misère du monde*, Seuil, Paris, 1993
- P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon & J.-C. Passeron, *Le Métier de sociologue*, Mouton, La Haye, 1968
- P. Bourdieu & J.-C. Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, éd. de Minuit, Paris, 1970
- R. Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale*, Fayard, 1995
- J.-M. Chapoulie, *La Tradition sociologique de Chicago 1892-1961*, Seuil, 2001
- A. Cicourel, *Cognitive Sociology. Language und Meaning in Social Interaction*, Penguin Education, Baltimore, 1976 (*Sociologie cognitive*, P.U.F., 1979)
- J.-C. Combessie, *La Méthode en sociologie*, coll. Repères, La Découverte, Paris, 1996
- P. Corcuff, *Les Nouvelles Sociologies*, coll. 128, Nathan, Paris, 1995
- M. Crozier, *Le Phénomène bureaucratique*, Seuil, 1963
- M. Crozier & E. Friedberg, *L'Acteur et le système*, *ibid.*, 1977
- D. Demaziere & C. Dubar, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Nathan, 1997
- rééd. Presses de l'université Laval, Québec, 2004

- C. Dubar, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Armand Colin, 1991
- F. Dubet, *La Galère. Jeunes en sursis*, Fayard, 1983
- Sociologie de l'expérience*, Seuil, 1994
- A. Ehrenberg, *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1998
- N. Elias, *Die Hofische Gesellschaft*, Berlin, 1969 (*La Société de cour*, Calmann-Levy, Paris, 1974)
- N. Elias & J. L. Scotson, *The Established and the Outsiders. A sociological Enquiry into Community Problems*, Cass, Londres, 1965 (*Logiques de l'exclusion*, Fayard, 1997)
- M. Ferrand, *Féminin, Masculin*, coll. Repères, La Découverte, 2005
- H. Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Polity Press, Norwich, 1967
- V. de Gaulejac, « La Sociologie et le vécu », in V. de Gaulejac et S. Roy dir., *Sociologies cliniques*, pp. 314-322, Desclée de Brouwer, Paris, 1990
- A. Giddens, *The Constitution of Society*, Polity Press, Oxford, 1984 (*La Constitution de la société*, P.U.F., 1987)
- B. Glaser & A. Strauss, *The Discovery of Grounded Theory. Strategy for Qualitative research*, Aldine, San Francisco, 1966
- E. Goffman, *Stigma*, Prentice Hall, Englewood Cliffs, 1963 (*Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Minuit, 1975)
- L'Arrangement des sexes*, La Dispute, Paris, 2003
- S. Lindenberg, « Social rationality versus the theory of rational egoists », in J. Turner *Handbook of Social Theory*, Plenum, New York, 2001
- M. Maruani dir., *Femmes, genres et société. L'état des savoirs*, La Découverte, 2005
- G. H. Mead, *Self, Mind and Society*, Chicago, 1933 (*L'esprit, le soi et la société*, P.U.F., nouv. trad. 2006)
- J.-C. Passeron, « L'École et l'enseignement », in H. Mendras et M. Verret, *Les Champs de la sociologie française*, pp. 133-142, Armand Colin, 1988
- Le Raisonnement sociologique, L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Nathan, 1991
- M. Perrot, « Identité, égalité, différence », in *La Place des femmes*, La Découverte, 1995
- J. Piaget, *Études sociologiques*, Droz, Genève, 1965
- J.-D. Reynaud, *Les Règles du jeu. Action collective et régulation sociale*, Armand Colin, 1988
- F. J. Roethlisberger & W. J. Dickson, *Management and the worker*, Harvard University Press, Cambridge, 1939
- H. A. Simon, *Administrative Behaviour*, Free Press, New York, 1947
- F. de Singly, *Le Soi, le couple et la famille*, Nathan, 1996
- G. de Terssac dir., *La Théorie de la régulation sociale de Jean Daniel Reynaud*, La Découverte, 2005
- A. Touraine, *Production de la société*, Seuil, 1973
- Critique de la modernité*, Fayard, 1992
- M. Wieworka, *La France raciste*, Seuil, 1992.

(Encyclopédie Universalis)

Plusieurs textes de présentation relatifs aux relations avec la psychologie sont proposés (photocopies le 29/2 ; fichiers joints) :

- **A propos de Gustave Le Bon (G. Dantier, A propos de la psychologie des foules)**
- **E. Durkheim, Crime et santé sociale (le débat avec Gabriel Tarde) + Conférences des deux auteurs (ci-joint)**
- **Note sur Tarde (B. Valade) (ci-joint)**

Texte intégral

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Extrait de la Revue internationale de sociologie, 1904, 12. Résumé d'une conférence faite au début de l'année scolaire 1903-1904 à l'École des hautes études sociales à Paris. Reproduit in Émile Durkheim, Textes. 1. Éléments de théorie sociale, pp. 160 à 165. Paris: Éditions de Minuit, 1975, 512 pages. Collection: Le sens commun.

Conférence de M. Émile Durkheim

La sociologie doit-elle continuer à être une spéculation philosophique qui embrasse la vie sociale dans une formule synthétique ? Doit-elle au contraire se fragmenter en différentes sciences et, si elle doit se spécialiser, comment cette spécialisation doit-elle se faire ? La sociologie purement philosophique repose tout entière sur cette idée que les phénomènes sociaux sont soumis à des lois nécessaires. Les faits sociaux ont entre eux des liens que la volonté humaine ne peut arbitrairement briser. Cette vérité supposait une mentalité avancée et ne pouvait être que le fruit de spéculations philosophiques. La sociologie est la fille de la pensée philosophique, elle est née au sein de la philosophie comtiste et elle en est le couronnement logique.

Mais pour Comte, la sociologie ne consiste pas dans la pluralité des problèmes définis que les savants étudient séparément, elle tient dans un problème unique et doit embrasser dans un instant indivisible la suite du développement historique pour apercevoir la loi qui le domine dans son ensemble. Les études de détail sont dangereuses, disait Comte, car elles détournent l'attention du sociologue du problème fondamental qui est le tout de la sociologie. Les faits sociaux sont solidaires et on ne peut les étudier isolément qu'en altérant gravement leur nature. Les disciples de Comte n'ont fait que reproduire la pensée du maître et les mêmes formules ont été répétées sans que la sociologie ait progressé.

Mais pourquoi la sociologie consisterait-elle en un seul problème ?

La réalité sociale est essentiellement complexe, non pas inintelligible, mais seulement réfractaire aux formes simples. La sociologie n'est pas une science unitaire, et tout en respectant la solidarité et l'interdépendance des faits sociaux, elle doit étudier chaque catégorie séparément. Cependant la conception qui ramène la sociologie à un seul et unique problème est encore la plus générale même chez les auteurs contemporains. Il s'agit toujours de découvrir la loi générale de la socialité. Tous les faits étudiés par les sciences sociales distinctes auraient un caractère commun, puisque sociaux, et la sociologie aurait pour objet d'étudier le fait social dans son abstraction. En comparant les faits sociaux, on verra quels sont les éléments qui se retrouvent dans toutes les espèces et on dégagera les caractères généraux de la socialité. Mais où et comment atteindre cette abstraction ? Les faits donnés sont concrets, complexes ; même les civilisations les plus inférieures sont d'une extrême complexité. Comment dégager le fait élémentaire avec ses caractères abstraits, si l'on ne commence pas par étudier les phénomènes concrets où il est réalisé ?

Si donc la sociologie veut vivre, elle devra renoncer au caractère philosophique qu'elle doit à son origine et se rapprocher des réalités concrètes au moyen de recherches spéciales. Il y a intérêt à ce que le public sache que la sociologie n'est pas purement philosophique et qu'elle demande précision et objectivité. Mais ce n'est pas à dire que les disciplines spéciales n'aient, pour devenir des sciences vraiment sociologiques, qu'à rester ce qu'elles sont actuellement. Elles n'ont pas encore été assez pénétrées par les idées qu'a dégagées la philosophie sociale. Elles ont besoin de se transformer, de s'orienter dans un sens plus expressément sociologique. A l'heure actuelle on ne peut que poser le problème.

Conférence de M. Gabriel Tarde

Doit-on dire la science sociale ou les sciences sociales ? La sociologie doit être la science et non pas la philosophie des faits sociaux qui aujourd'hui serait insuffisante. Les sciences sociales ont précédé la science sociale et ont préparé son évolution. Ces sciences fondées sur la méthode comparative et évolutive ont besoin d'être elles-mêmes comparées. Et cette comparaison des comparaisons serait la sociologie. Les spécialistes se sont penchés sur la vie sociale et chacun d'eux a observé les faits sociaux le concernant. Mais les institutions n'ont pas surgi toutes pareilles dans tous les pays. Que l'on constate des similitudes imitatives ou des similitudes spontanées entre les institutions, ce sont toujours des faits psychologiques et interpsychologiques que nous manions ; dans un cas, il y a eu imitation, action d'un esprit modèle sur un esprit copiste, et dans l'autre, travail d'un même esprit humain qui s'exerçant avec une logique pareille sur des données de même nature, a dû aboutir à des résultats assez semblables. Ce sont des analogies fonctionnelles comme disent les naturalistes qui attachent d'ailleurs beaucoup plus de prix aux homologues, lesquelles sont l'équivalent des similitudes imitatives.

Dans l'étude des faits sociaux, il ne peut s'agir que d'actes relevant de la psychologie intermentale. C'est donc à cette interpsychologie qu'il faut s'adresser pour avoir l'explication des faits sociaux.

La méthode comparative peut vérifier une hypothèse préconçue, mais si la vue de l'esprit est fautive, les résultats sont nuls. C'est ainsi que les augures de l'antiquité qui ont employé avec abondance la méthode comparative ont perdu tout à fait leur temps. De grands penseurs n'ont pas toujours obtenu les résultats qu'ils espéraient. Ainsi Herbert Spencer avec l'hypothèse organiciste et Le Play avec l'étude des monographies de familles. La famille est une unité mal définie et il faut descendre jusqu'à l'individu pour trouver l'élément social. M. Durkheim croit que le progrès scientifique exige la division croissante du travail social et que les sciences sociales doivent se diviser. Mais il y a deux sortes de division du travail : l'une antérieure à l'unification, l'autre postérieure à la convergence. Pour la première, le progrès scientifique consiste à tendre vers l'unification ; et pour la seconde, le progrès consiste dans une différenciation toujours croissante. Il y a donc deux mouvements : 1° d'abord les recherches séparées, les différentes sciences convergent vers un point ; 2° la synthèse de ces différentes sciences. La psychologie intermentale doit être aux sciences sociales ce que l'étude de la cellule est aux sciences biologiques. Ces sciences spéciales doivent employer la méthode comparative, mais pour les interpréter, les définir, les accroître, le secours de la psychologie intermentale est indispensable.

Dans les sciences sociales on découvre des agents et des actes élémentaires communs à toutes ces sciences : ce sont des actes intercorporels ou des actes intermentaux, mais les premiers ne

peuvent exister sans les seconds. Cette psychologie intermentale est indispensable pour l'étude des faits sociaux, car la psychologie qui étudie l'individu en face de la nature seule est incapable d'étudier des phénomènes tels que l'intimidation qui se produisent par la rencontre de l'homme avec ses semblables.

Chacun de nous en entrant dans la vie sociale subit l'influence de certaines grandes personnes; ces exemples individuels se fusionnent avec beaucoup d'autres influences du même genre et forment un produit collectif agissant sur nous-mêmes qui l'avons formé avec un air de commandement personnel ou extérieur et qui ne peut avoir qu'un faux air d'extériorité. Cette apparence collective est le résultat d'une synthèse psychologique.

Il ne suffit pas aux sociologues d'observer le sens de l'évolution des diverses sciences. Toutes ces sciences parties d'un point de vue objectiviste se sont psychologisées (Ex. : le caractère psychologique des études économiques actuelles).

Il y a deux catégories de choses sociales à étudier :

- 1° Les groupes de personnes agissant intermentalement (familles, classes, nations).
- 2° Les groupes d'actions (langues, mœurs, institutions).

Et il serait désirable que les sciences sociales eussent toujours présente cette distinction au lieu de se nourrir souvent de vaines entités.

La psychologie intermentale est une sociologie élémentaire, c'est-à-dire générale et, grâce à elle, la sociologie pourra être une science centrale et non pas seulement un nom commun donné au faisceau des sciences sociales.

La troisième conférence présidée par M. A. Croiset, doyen de la Faculté des lettres, fut réservée à la discussion des deux premières conférences. MM. Durkheim et Tarde soutinrent avec beaucoup de chaleur leurs thèses respectives.

M. TARDE admet l'importance des lois générales dégagées par la méthode comparative, mais demande que parallèlement on poursuive une autre méthode et qu'on se serve de cette microscopie sociale qu'est la psychologie intermentale.

M. DURKHEIM répond que la sociologie générale en dehors des sciences sociales ne peut être que la synthèse des résultats des sciences particulières et on ne peut dire quels seront les résultats ni s'ils seront obtenus par la psychologie intermentale tant que les sciences spéciales seront aussi peu avancées. « M. Tarde prétend que la sociologie arrivera à tels ou tels résultats ; mais nous ne pouvons pas dire ce qu'est le fait social élémentaire dans l'état actuel de nos connaissances. Nous ignorons trop de choses et la construction du fait social élémentaire ne peut être dans ces conditions qu'arbitraire. Quoi que vaille cette psychologie intermentale, il est inadmissible qu'elle exerce une sorte d'action directrice sur les disciplines spéciales dont elle doit être le produit. »

M. TARDE réplique qu'il n'est pas nécessaire pour formuler des lois que les sciences soient définitivement constituées. Il faut une idée directrice dans les recherches. Or les sciences sociales n'ont pas dû leur progrès à certaines règles de méthode objective, mais l'ont réalisé en se développant dans le sens de la psychologie.

Il n'y a encore une fois dans la vie sociale que des actes d'individus à individus. M. Durkheim croit-il qu'il y ait en fait de réalité sociale autre chose que des individus et des actes ou faits individuels ? « Si vous le croyez, dit M. Tarde, je comprends votre méthode, c'est de l'ontologie pure. Entre nous, c'est le débat du nominalisme et du réalisme scolastique je suis nominaliste. Il ne peut y avoir qu'actions individuelles et interactions. Le reste n'est qu'entité métaphysique, que mysticisme. »

M. DURKHEIM estime que M. Tarde confond deux questions différentes, et se refuse à rien dire d'un problème auquel il n'a pas touché et qui, dit-il, n'a rien à faire dans la discussion.

Pour citer ce document

, «Émile Durkheim et Gabriel Tarde : La sociologie et les sciences sociales. Confrontation avec Tarde», *Les Cahiers de Psychologie politique* [En ligne], numéro 10, Janvier 2007. URL : <http://odel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=955>

TARDE GABRIEL (1843-1904)

Si à certaines notions, fondamentales en sociologie – la conscience collective, l'idéal type, la communauté –, sont associés les noms de Durkheim, Weber et Tönnies, qu'elles suffisent à évoquer, c'est au thème de l'imitation que celui de Tarde demeure classiquement attaché. Le rôle essentiel que ce dernier a assigné à la répétition ainsi qu'aux phénomènes de contagion dans la formation et l'évolution des comportements l'a opposé à Durkheim. Aux yeux de l'auteur des *Lois de l'imitation*, « l'individuel écarté, le social n'est rien ». « Que serait l'homme sans la société ? », objecte le fondateur de l'École française de sociologie. Pour l'un, le rapport interpersonnel est caractérisé par l'immédiateté et l'asymétrie ; il est, chez l'autre, médiatisé par une règle : la réciprocité. Toujours ouvert, ce débat atteste la difficile naissance de la psychologie sociale en France et illustre les vicissitudes de l'idée d'interaction qui, méconnue par Comte mais généralisée par Cournot, occupe une place centrale dans l'œuvre de Tarde.

1. Psychologie et statistique

Lorsqu'en 1886 Tarde publie son premier ouvrage, *Criminalité comparée*, les fondements de ce qu'il devait appeler l'interpsychologie sont déjà mis en place. Les thèmes majeurs auxquels s'est appliquée sa pensée ont mûri tout au long de la décennie précédente dans ce Périgord noir où s'est déroulée, partagée entre Sarlat, sa ville natale, et le manoir familial de la Roque-Gageac, une enfance marquée par de graves troubles oculaires et de fréquentes crises de mysticisme. Ils témoignent, dans leurs reformulations successives, de l'influence décisive exercée par quelques œuvres longuement méditées après des lectures écourtées : celles de Leibniz, de Hegel, de Cournot surtout.

Aussi bien, ni la formation juridique de Tarde, ni sa carrière de magistrat – juge suppléant à Sarlat en 1869, il y exerça de 1875 à 1894 les fonctions de juge d'instruction –, ni les nombreuses études de criminologie notamment publiées dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, dont Lacassagne lui confia en 1893 la co-direction, ne doivent masquer la nature et l'orientation de ses plus constants intérêts. Ils se laissent clairement voir dans les titres des articles de la *Revue de philosophie*, que Ribot lui ouvrit dès 1880 : « Les Traits communs de la nature et de l'histoire » (1882), « L'Archéologie et la statistique », « Qu'est-ce qu'une société ? » (1884) ; chacun de ces textes forme d'ailleurs la substance d'un chapitre des *Lois de l'imitation* (1890), « La Psychologie en économie politique » trouvant son point d'aboutissement dans l'ultime synthèse consacrée à la *Psychologie économique* (1902).

Qu'il s'agisse de formes normales ou de formes pathologiques de l'existence sociale, d'actes individuels ou de phénomènes collectifs, le souci d'introduire le nombre et la mesure dans leur analyse est d'emblée manifeste. Deux termes sont associés à cette exigence méthodologique. Ils jalonnent toute l'œuvre de Tarde et donnent son titre à sa première contribution à l'histoire des idées : *La Croyance et le Désir* (1880).

Elle s'ouvre sur une critique de l'arithmétique morale de Jeremy Bentham, de la théorie psychophysique de Gustav Fechner et du calcul des probabilités. L'impossibilité, d'une part, de généraliser le fameux algorithme des sensations, d'autre part, de dépasser le seuil de la crédibilité ou de la désirabilité au moyen de raisons mathématiques de croire et de désirer n'a pas détourné Tarde de chercher à établir une métrique des quantités subjectives. Elle l'a, au

contraire, amené à souligner la portée logique et psychologique des termes en question : la croyance, pôle du religieux et du scientifique, et le désir, source de la morale et de l'économie, représentent, en effet, deux énergies mentales, qui, mesurables et comparables, permettent d'envisager la constitution d'une logique sociale. Il sera par la suite indiqué qu'à la différence de la statistique ordinaire la « statistique psychologique » n'a pas seulement à compter. Au-delà du simple dénombrement d'actions similaires, elle doit, par la construction de séries, la comparaison des variations concomitantes, la détermination de liaisons fonctionnelles entre le manifeste et l'inobservable, mesurer et aussi peser les croyances et les désirs qui sont au principe des choix et des décisions.

Les travaux de criminologie recueillis dans l'ouvrage de 1886, auxquels viendront s'ajouter en 1890 la *Philosophie pénale* et en 1892 les *Études pénales et sociales*, éclairent parfaitement les raisons de cette orientation méthodologique. La polémique que Tarde y poursuit avec Lombroso au sujet de l'*uomo delinquente*, avec Sighele à propos de l'antériorité de ses idées sur la psychologie des foules, avec les principaux théoriciens de la *scuola positiva* sur l'origine sociale du crime, la part des facteurs physiques, la thèse classique de la responsabilité personnelle n'est certes pas sans intérêt. Ainsi soutient-il, une dizaine d'années avant que Durkheim n'expose son point de vue sur le normal et le pathologique, « qu'il n'est pas vrai que le crime, même réduit à un minimum numérique soi-disant irréductible, ait été placé dès l'origine parmi les forces éternelles ». L'essentiel réside cependant ici dans l'affirmation qu'on ne peut mettre en évidence une cause sociale que si on l'observe effectivement à l'œuvre, ce qui a conduit Tarde à substituer à l'étude des corrélations ordinaires celle des processus.

La causalité intemporelle n'a, en effet, guère intéressé ce magistrat appliqué à améliorer le traitement de l'infraction par l'appareil judiciaire, peu satisfait de l'enregistrement, sans égard aux mobiles, des données de la criminalité et plus soucieux de mesurer des attitudes que de comptabiliser des actes. Aussi a-t-il prêté moins d'attention aux constantes, aux « plateaux statistiques » de Quetelet qu'aux séries temporelles. L'explication de la baisse du taux d'acquiescement aux assises « par l'adaptation de la magistrature au jury » ou celle qui est avancée de la décroissance des appels interjetés par le ministère public par le seul fait que « les magistrats du parquet prennent *exemple* les uns sur les autres » montrent suffisamment que l'analyse des processus imitatifs s'est soutenue chez Tarde de toutes les ressources de la « statistique psychologique ». Les phénomènes individuels n'expliquent-ils pas les tendances temporelles ? Et les séries statistiques ne manifestent-elles pas le pouvoir de l'imitation ?

Si l'on additionne les actions du même genre que les individus accomplissent isolément, sans se copier, on aboutit toujours « à des chiffres qui ne varient pour ainsi dire pas d'une période à l'autre ». Mais la force sociale par excellence est l'*imitation*, comme la réalité sociale est l'*apparence*. Une note de *La Statistique criminelle du dernier demi-siècle* (où il est déjà posé que la civilisation est un rayonnement imitatif complexe) nous avertit que c'est là une vérité qui doit être tenue pour l'un des fondements de la science sociale. Cette dernière ne pouvait donc être ni conçue comme une « physique » ni envisagée du point de vue organiciste adopté par Worms et De Greef. Une légalité d'ordre psychologique remplaçait, en ce domaine, la légalité biologique ou mécanique.

2. Les lois de l'imitation

La fascination exercée par les sciences exactes sur la sociologie naissante a été critiquée par Tarde. Il leur a néanmoins emprunté de nombreux exemples et n'a pas cessé d'affirmer que l'étude des faits sociaux doit aboutir à la formulation de lois d'une certitude mathématique.

Sans doute aussi a-t-il dénoncé comme un leurre de la sociologie la construction de systèmes de type comtien. Mais c'est dans la recherche de lois générales qui régissent les sociétés et leur devenir historique que lui-même s'est engagé.

Une conception unitaire de la science préside à l'énoncé de quelques principes fondamentaux. L'adaptation, la répétition, l'opposition sont les trois formes caractéristiques des phénomènes qu'examinent la physique, la biologie et la science sociale. Les idées d'accumulation et d'irréversibilité, de multiplication indéfinie et de sélection leur sont respectivement associées. Pour chacune des sciences concernées, la répétition consiste spécifiquement en ondulation, génération, imitation, comme l'invention, d'une part, la concurrence et la guerre, d'autre part, sont les formes que prennent dans la société l'adaptation et l'opposition.

S'agissant de l'invention, Tarde a reconnu en avoir disserté moins précisément que de l'imitation. Aussi y est-il revenu en 1902 dans un article où il la donne à voir comme le moteur de l'évolution sociale. C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'il a toujours considéré inventions et découvertes en liaison avec leur rayonnement, l'ordre et les conditions de leur apparition, accumulation ou substitution. S'autorisant des travaux de F. Galton, il a surtout insisté sur le génie inventif de l'individu.

En ce qui concerne l'opposition universelle, l'ouvrage qui lui est consacré en 1897 est, de l'aveu même de son auteur, une promenade de l'esprit. La conclusion de l'inventaire des contraires qu'il renferme reflète bien l'irénisme de Tarde : la lutte n'est pas nécessaire à l'harmonie finale du monde. Un identique souci d'intégration caractérise un de ses premiers écrits, « La Variation universelle », publié en 1895 dans les *Essais et mélanges sociologiques*, où figure aussi son article « Monadologie et sociologie » (1893).

On retrouve dans *Les Lois de l'imitation* la même conception pacifiée des rapports sociaux, en complète rupture avec la stratégie d'affrontement du matérialisme historique. Si se civiliser c'est « sympathiser chaque jour davantage », la société idéale pourra être fondée sur le déploiement des sympathies. Cette évocation d'une harmonie finale des intérêts, de l'unanime convergence vers un grand pôle imaginaire, sorte de foyer virtuel des désirs, renvoie, en fait, à la genèse du lien social selon Tarde.

Qu'est-ce que la société ? L'imitation. Qu'est-ce que l'imitation ? La suggestion, une espèce de somnambulisme qui fait de la société un cauchemar collectif. L'état social, comme l'état hypnotique décrit par Bernheim, Richet, Delbœuf..., n'est qu'une forme de rêve. Ici, comme chez Freud plus tard, tout commence par le père et finit par la masse. Figure fascinante, le père est le premier maître ; et le chef fascine non par la force qu'il détient mais par la polarisation inconsciente du désir et de la foi qu'il réalise. Il incarne le moi social et monopolise la gloire. D'où le prestige dont il est investi et l'admiration qu'il suscite : l'éclat de la supériorité commande l'obéissance et l'imitation. Celle-ci est donc « le rapport social élémentaire » à partir duquel l'assimilation des individus « par contagion imitative » multiplie les copies d'un même modèle. Songe apparemment énigmatique, l'histoire est parcourue par des ondes émanées de « foyers » (initiatives, inventions...) qui excitent les croyances et les désirs dont elle est constituée. Déchiffrer cette histoire, c'est précisément étudier comment se propage et se réfracte dans tous les milieux le rayonnement imitatif.

Dans cette investigation, les linguistes, les mythologues et les économistes ont fait un pas décisif en comparant les pensées et les actions similaires. Toutes les similitudes qu'ils ont repérées sont dues à des *répétitions* qui manifestent la commune tendance des exemples et des

nouveautés à se diffuser suivant une progression géométrique dans le groupe social où ils sont lancés. L'ouvrage de 1890 énonce les lois extra-logiques qui les gouvernent : la marche de l'intérieur (une disposition d'esprit) vers l'extérieur (le comportement qu'elle induit), du supérieur vers l'inférieur (le fonctionnement des modèles étant lié à « l'action suggestive et contagieuse des individus d'élite »), l'alternance de la coutume et de la mode.

Logique sociale (1894) traite des interférences, dans les rayonnements imitatifs, des « duels » et des « accouplements » logiques. En y considérant la société comme la distribution changeante, mais logiquement réglée, de croyances et de désirs dans différents canaux, Tarde posait les questions très modernes des rapports qu'entretiennent l'action individuelle et l'action collective, de l'optimum social et de l'équilibre général. Comment « arranger » les individus ? Comment harmoniser les croyances et les désirs ? Ces problèmes, comme celui de la tradition et du changement, se posent dans un espace social en « constant élargissement ». Tout est finalement rapporté à l'imitativité instinctive des individus, à l'action incessante de « cette cause majeure, la sympathie de l'homme pour l'homme », dont l'imitation, rayonnante ou diffuse, fait social universel, est l'expression objective. À René Berthelot, qui critiquait la trop grande extension donnée à cette notion, Tarde a répondu qu'elle est, en effet, une forme de liaison englobant la sympathie, la haine, l'admiration... Il devait ensuite préciser qu'elle désigne toute la mémoire sociale.

Héritée de Cournot, le dédicataire des *Lois de l'imitation*, la philosophie tardienne de l'histoire est construite sur cette idée d'« amplification historique ». Elle est moins originale dans ses divisions que dans les observations qui les accompagnent. Ces dernières font voir dans les théologiens les premiers sociologues ; et il est vrai que les sermons des grands prédicateurs des xvii^e et xviii^e siècles contiennent de remarquables analyses des processus imitatifs et l'esquisse de certains développements de l'anthropologie contemporaine sur le modèle et l'obstacle.

Les applications de ces lois à tous les aspects de la vie sociale ne sont pas que des illustrations ; sans doute les processus reproductifs, cumulatifs ou oscillatoires sont-ils toujours rapportés au modèle analogique de la contamination biologique : il existe des « épidémies » de spéculation comme de pénitence. Elles révèlent, en tout cas, la richesse de l'information de Tarde, l'affinité de ses vues avec celles de Tocqueville sur l'évolution socio-politique contemporaine, de fréquentes interrogations sur la validité des thèses spencériennes. À cet égard, *Les Transformations du droit* (1893) et *Les Transformations du pouvoir* (1899), qui se présentent comme une critique de l'évolutionnisme juridique et politique, visent moins l'idée d'évolution que son utilisation par Spencer.

3. L'idée d'interaction

Nommé en 1894 chef de la Statistique criminelle à Paris, Tarde a été appelé à exposer ses idées à l'école libre des Sciences politiques puis au collège libre des Sciences sociales. Ces œuvres *Les Transformations du pouvoir* et d'abord *Les Lois sociales* (1898) sont issues de ces cours. Leur plan systématique – répétition, opposition, adaptation – s'explique par la nécessité de faire pièce à la sociologie durkheimienne. Élu en 1900 au Collège de France, Tarde a traité de l'économie suivant les mêmes divisions ; mais c'est à la psychologie intermentale que son premier cours est consacré. La permanence de la forme ne doit donc pas tromper.

Dans la plupart des ouvrages précédemment cités et dans certains des articles qui les encadrent, on suit la mise en place progressive d'une perspective interactionniste. Les

réflexions sur la gloire, la mode, la politesse, les fêtes, la vendetta.... dessinent un nouveau domaine d'investigation que Tarde a préféré nommer psychologie interspirituelle, intercérébrale, intermentale, ou interpsychologie plutôt que psychologie « sociale » ou « collective ». Les études rassemblées en 1901 sur le public et la foule, l'opinion et la conversation, la rumeur aussi donnent une bonne idée de ce que ce domaine recouvre. Ces analyses, qui recourent aux notions modernes de groupe, de rôle, de leader, ont cependant été beaucoup moins prisées que celles de G. Le Bon ; et les très suggestifs aperçus sur la mondanité, les salons, les clubs, les cercles, les cafés sont pratiquement ignorés par les recherches actuelles sur les formes de sociabilité.

Il reste donc à s'interroger sur les raisons de l'insuccès, en France, de la conception tardienne de la science sociale. Les plus superficielles tiennent aux caractères extérieurs de l'œuvre et à la carrière de son auteur. Un défaut de concision, certaines dérives poétiques, une propension à la rêverie métaphysique lui ont été reprochés par ceux qui souhaitaient, avec Bouglé, constituer une sociologie « scientifique, objective et spécifique ». L'éloignement provincial, l'isolement intellectuel et l'accession tardive à l'enseignement ont également nui à la diffusion des idées de cet autodidacte. À Paris même, Tarde ne s'est pas soucié de faire école. À l'inverse des durkheimiens, dont on connaît la stratégie universitaire, il n'a pas vu dans les chaires, les revues, les groupes de recherches les instruments essentiels d'un « mode de faire valoir ». Sans doute a-t-il manqué de pugnacité ; mais les traits d'un tempérament important moins ici que les facteurs idéologiques et l'orientation de la conjoncture scientifique.

T. N. Clark et, plus récemment, I. Lubek ont bien discerné ce qui rend les thèses de Tarde discordantes par rapport à celles qui dominent à son époque. L'auteur des *Lois* appartient à une tradition qui, mettant l'accent sur la subjectivité, crédite les conduites individuelles d'une réelle spontanéité face aux cadres institutionnels et rapporte l'existence de valeurs collectives à l'initiative et à l'invention personnelles. Cette tradition est antagoniste du positivisme empirique axé sur la raison, l'ordre, l'autorité qui, de Polytechnique, a conquis la Sorbonne. Elle devait se maintenir au Collège de France avec Paul Janet, J. Izoulet, Tarde et surtout Bergson. On distingue ce qui, dans cette représentation du monde social, pouvait plaire à la haute bourgeoisie et aux milieux catholiques ; combien, en revanche, la sociologie durkheimienne se trouvait en accord avec le socialisme, le syndicalisme, le « solidarisme » de l'époque.

À relire certains textes mineurs de Durkheim, *L'État actuel des études sociologiques*, *Crime et santé sociale* (1895), *La Sociologie* (1915), on voit, certes, qu'il y va, dans son différend avec Tarde, des fondements mêmes de cette discipline et des liens qui l'unissent à la psychologie. Mais la polémique sur le caractère distinctif du fait social (son « pouvoir de coercition », selon l'un, « d'être imitatif », selon l'autre) a précisément contribué à enfermer l'auteur de *Logique sociale* dans une interprétation essentiellement psychologisante du lien social, sans que soit vraiment prise en compte sa conception de l'interaction. On a, en outre, récemment observé que les contraintes de l'édition avaient obligé Tarde à ne publier qu'en 1894 la suite de l'ouvrage de 1890 qu'il voulait initialement intituler *Psychologie sociale et logique sociale*. Les deux textes ont eu, en France notamment, un destin singulièrement différent.

Aux États-Unis, où J. M. Baldwin a d'abord utilisé le thème de l'imitation dans ses propres travaux avant de faire traduire *Les Lois* (la traduction n'a été achevée qu'en 1903), la psychologie sociale de Tarde a fortement influé sur la *Social Psychology* (1908) de E. A. Ross et l'idée d'interaction a reçu une grande extension dans *l'Introduction to the Science of Sociology* (1921) de R. E. Park et E. W. Burgess.

Bernard VALADE

Bibliographie

Œuvres de Gabriel Tarde

Criminalité comparée, Alcan, Paris, 1886

Les Lois de l'imitation. Étude sociologique, 1890, 2^e éd. 1895

réimp. Slatkine, Paris, 1980

Logique sociale, Alcan, 1894

Essais et mélanges sociologiques, Storck, Lyon, et Maloine, Paris, 1895

« Fragment d'histoire future », in *Revue internationale de sociologie*, n^o 4, 1896, rééd. 1904, réimp. Slatkine, 1980

L'Opposition universelle, Alcan, 1897

Études de psychologie sociale, Giard et Brière, Paris, 1898

Les Lois sociales, Alcan, 1898

L'Opinion et la Foule, *ibid.*, 1901

Psychologie économique, 2 vol., *ibid.*, 1902.

Études

R. Boudon, « La « Statistique psychologique de Tarde », in *Annales internationales de criminologie*, n^o 2, 1964

T. N. Clark, Introduction à *Gabriel Tarde. On Communication and Social Influence : Selected Papers*, The Univ. of Chicago Press, Chicago, 1969

I. Joseph, « Gabriel Tarde : le monde comme féerie », in *Critique*, n^o 445-446 (*Aux sources de la sociologie*), juin-juil. 1984

I. Lubek, « Histoire de psychologies sociales perdues : le cas de Gabriel Tarde », in *Revue française de sociologie*, vol. XXII-3, 1981

J. Millet, *Gabriel Tarde et la philosophie de l'histoire*, Vrin, Paris, 1970

A. & G. de Tarde, *Gabriel Tarde. Introduction et pages choisies par ses fils*, préf. de H. Bergson, Louis-Michaud, Paris, 1909.